

Ces dames de la présidence

LILA GRAHAM ALLIGER WOOLFALL

L'Amérique est aujourd'hui l'une des nations les plus grandes et les plus progressistes de la terre; et comme la loi des nations, depuis les temps les plus reculés, est le déclin et la chute de l'une alors qu'une autre s'élève à la prééminence, il semblerait que notre grand pays s'élève rapidement vers le summum de l'accomplissement national.

Si une nation est grande, elle l'est par les hommes qui conçoivent ses lois et les font appliquer, qui occupent ces postes de confiance, qui gèrent ses finances et qui se révèlent être de dignes citoyens de leur pays de naissance ou d'adoption.

Mais les hommes, qui en est responsable?

N'est-ce pas sur les épaules des femmes, des épouses et des mères de la nation que repose cet immense fardeau?

Jamais une nation ne s'est élevée ou ne s'élèvera au-dessus du niveau de ses femmes et cette vérité ne s'illustre nulle part ailleurs aussi clairement que dans notre cher pays bien aimé.

En raisonnant ainsi, nous constatons que la femme américaine non seulement occupe un poste de confiance élevé, mais que tous ceux qui la connaissent admettent volontiers qu'elle le remplit dignement et qu'elle est capable de répondre aux diverses demandes qui lui sont faites avec un tact et une habileté rares.

Il n'y a pas de femmes dans le monde d'aujourd'hui qui soient davantage le point de mire de tous les regards que les nôtres. Elles sont sous les feux de la rampe dans les plus hautes sphères de leur pays, ainsi qu'à l'étranger au sein des familles régnantes où elles participent à la vie de cour et peuvent occuper des fonctions, et partout l'hommage qui leur est dû est sans réserve.

Il y a deux attributs de la femme américaine qui sont indéniablement prédominants dans sa nature, et ce sont sa faculté d'adaptation et sa personnalité.

Cette particularité s'observe du haut en bas de l'échelle sociale mais il est probable que les vingt-cinq femmes qui forment le club très fermé des «Premières Dames du pays» dans notre cour républicaine à Washington ont eu autant, sinon plus, d'occasions d'exercer ces qualités que celles qui n'ont fait que s'intégrer dans la vie de cour à l'étranger.

La devise Noblesse oblige s'applique où qu'on soit né, qu'il s'agisse de la noblesse d'une vie honorable ou de celle d'une naissance sociale élevée, mais dans les cercles royaux, il existe un code d'étiquette qui est appliqué de génération en génération de même que la royauté s'hérite, ceux qui suivent cette étiquette se conforment donc à ses mandats comme une évidence. Dans un pays démocratique comme l'Amérique, cette règle n'existe pas, car les enfants d'un président des États-Unis, après l'expiration du mandat de leur père, peuvent retomber dans l'anonymat et apparaître rarement devant le public, au lieu d'hériter, comme dans la royauté, de la grandeur officielle de leur père.

Nous n'avons qu'un seul cas où le fils d'un président a suivi les traces de son père, et un seul où un petit-fils a fait de même. L'épouse d'un président peut être née dans l'aisance et l'importance d'une famille de notables, ou avoir grandi dans le milieu le plus humble, comme ce fut le cas pour un certain nombre de femmes qui ont gouverné la Maison Blanche, mais dans tous les cas, elles ont fidèlement et honorablement rempli les fonctions d'hôtesse, tandis que l'aisance naturelle, la grâce et le tact, combinés à cette merveilleuse capacité d'adaptation, ont rendu l'hospitalité de la Maison Blanche incontestablement raffinée et marquée par la plus haute éducation.

Certaines des femmes qui ont occupé cette position prestigieuse y ont été appelées alors qu'elles n'étaient encore que des jeunes filles, et d'autres ont assumé ces responsabilités et ces obligations sur le tard, mais toutes ont maintenu la dignité de la nation dont elles représentent la vie sociale au plus haut niveau.

Peut-on toujours en dire autant de la vie dans les cours étrangères?

Lorsque nous considérons le relâchement et la licence de certains membres de la soi-disant noblesse, et la liberté des personnages royaux dans l'acceptation de leur code moral, nous nous rendons compte que la vie à la Maison Blanche à Washington offre l'exemple d'une existence sans tache, jamais éclaboussée par le moindre scandale depuis son établissement,

et donne un exemple de droiture morale pour tous les foyers du pays à la tête duquel elle se trouve.

La personnalité de chaque hôtesse a laissé son empreinte sur l'histoire de son temps, depuis le faste et les cérémonies du régime de Martha Washington jusqu'à la plus grande liberté de celui de «Dolly Madison». L'extrême simplicité de l'administration de Jefferson et des festivités sociales qui ont marqué la résidence de Mme Grant à la Maison Blanche est également bien connue. Mme Polk a supprimé les bals tandis que Mme Hayes a proscrit le vin dans les réjouissances. Mme Fillmore fonda la bibliothèque, car il n'y avait pas de livres lorsqu'elle fut installée comme maîtresse de la Maison Blanche; et Mme McElroy marqua l'administration de son frère, Chester A. Arthur, par l'acmé d'une hospitalité raffinée.

La liste est longue, mais les exemples cités suffisent à montrer que si les femmes qui président le foyer de la nation à Washington doivent se conformer à un certain protocole, il reste suffisamment de place pour que chacune d'entre elles puisse faire valoir ses goûts et sa touche personnelle sans pour autant abaisser le ton de la vie sociale de la résidence de l'exécutif.

L'autrice de ces biographies condensées des femmes les plus éminentes de notre pays mérite nos remerciements pour son bon goût et l'excellence de son travail. Si les courtes esquisses contenues dans ce volume ne peuvent donner qu'une connaissance limitée de vies si riches que chacune suffirait à passionner l'amateur de biographie, elles peuvent pourtant servir à éclairer suffisamment tout lecteur intelligent pour susciter le désir d'en savoir plus sur ces femmes, célèbres dans l'histoire des événements sociaux et politiques de leur pays, et pour éveiller un sentiment de fierté à l'idée que ces reines sont sans égales dans aucun royaume étranger.

Mary Todd Lincoln
Seizième présidente
1861-1865

Mary Todd, née à Lexington, dans le Kentucky, eut depuis son enfance le désir suprême de devenir la maîtresse de la Maison-Blanche, ce qui, toutefois, ne semblait pas probable lorsqu'elle épousa Abraham Lincoln en 1842, mais son ambition se réalisa par la suite. De petite taille, d'apparence séduisante, encline à l'embonpoint, sûre d'elle dans ses manières, elle aurait profité de sa position élevée si les événements troublants de la Rébellion n'avaient empêché toutes les festivités et transformé la Maison Blanche en une institution publique. Lorsque son mari fut assassiné en 1865, le choc fut trop grand et la mort de son fils, ajouté à ce choc, déstabilisa en partie sa raison. Bien qu'elle eût beaucoup voyagé à l'étranger, elle ne s'en remit jamais, ni mentalement ni physiquement. Elle mourut de paralysie dans la maison de sa sœur à Springfield, Illinois, en 1882, et fut enterrée dans le caveau du monument Lincoln avec son mari et ses enfants.

Edith Kermit Carow Roosevelt
Vingt-cinquième présidente
1901

Edith Kermit Carow, compagne de jeu de son mari dans son enfance et «parfaite camarade» depuis leur mariage en 1886, a transformé la Maison Blanche en un foyer américain idéal. Elle est une gouvernante modèle, et malgré les exactions du temps et des devoirs, elle dirige son foyer en parfaite harmonie au milieu de l'agitation inhabituelle de la jeune vie qui y règne. Elle est magnifiquement équipée pour sa tâche ardue grâce à ses charmantes manières, son tact et une capacité inhabituelle à relier les noms, les visages et les incidents. Elle est dotée d'un rare bon sens, auquel, combiné à de nombreux attributs et réalisations, elle doit sa remarquable réussite sociale. Elle a une charmante alliée en la personne de sa belle-fille, Mlle Alice Lee Roosevelt, une Américaine typique, qui partage avec les cinq enfants de Mme Roosevelt le dévouement sans réserve de leur mère, si durement éprouvé et si héroïquement démontré pendant la périlleuse absence de leur père à Cuba.

Extrait de Presiding Ladies of The White House, containing Biographical Appreciations together with a Short History of the Executive Mansion and a Treatise on its Etiquette and Customs (Ces Dames de la présidence, contenant des appréciations biographiques ainsi qu'une brève histoire de la résidence du pouvoir exécutif et un traité sur son étiquette et ses coutumes), introduction de Margaret Spencer et début du livre, extrait choisi et traduit de l'anglais par Sébastien Prahin.

biblio

Presiding Ladies of the White House

Bureau of National Literature and Art
Washington, D. C., 1903.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un-e auteur-e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un-e traducteur-trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de la Fondation Pittard de l'Andelyn et de l'Association [ch]litterature.ch].



Edith Kermit Carow Roosevelt vers 1903. FRANCES BENJAMIN JOHNSTON

bio

LILA GRAHAM ALLIGER WOOLFALL Il est difficile de trouver des informations sur l'autrice de ce texte, publié en 1903. Il importe de préciser d'une part que l'ouvrage a été édité une première fois sous le pseudonyme d'Olga Stanley en 1898, d'autre part que le titre original est *Une Histoire de poche des dames de la Maison-Blanche*. Nous publions ici le début de cet ouvrage et l'introduction de Margaret Spencer.

SÉBASTIEN PRAHIN, né en 1989 à Lausanne, achève actuellement une spécialisation en traduction littéraire après avoir obtenu un master en Lettres à l'université de Lausanne. Ses études genre ayant eu une place prépondérante dans le cadre de ses études en littérature anglaise, il lui a semblé intéressant de faire part du sursaut provoqué par la découverte d'une autrice qui écrit à propos de politique au début du XX^e siècle. En effet, son ouvrage y présente des femmes qui, dans l'exercice de leur fonction, sont garantes d'une certaine moralité. Le style grandiloquent adopté par Lila Graham Alliger Woolfall participe à légitimer le propos. Le lecteur se voit convié à pénétrer la sphère intérieure du pouvoir par le biais d'une visite menée par une femme qui semble en connaître les moindres recoins. Pour cette traduction, dont il parle plus précisément dans un texte à lire sur notre site, il a bénéficié du mentorat de Josée Kamoun. SPN